

DEBAT PREPARATOIRE AU COLLOQUE SUR LE GENRE TENU PAR LA LPCM A LIMOGES LES 3 ET 4 AVRIL 2003

Ce document reprend les échanges par courriel entre les participants au colloque LPCM de Limoges, destinés à orienter les discussions sur place. Ces échanges sont bien sûr très informels, et rapportés tels quels.

De Marc Lits

Bonjour, Vous avez demandé à recevoir des informations sur le colloque que la LPCM organise à l'Université de Limoges les 3 et 4 avril prochains autour de la question des genres, et vous êtes intéressé par les discussions préalables qui se feront via une liste de discussion. Voici le premier courrier lié à cette liste, avec le mode d'emploi, et quelques premiers éléments de réflexion. Une trentaine de noms sont inscrits sur cette liste pour le moment. Si vous voulez l'étendre, vous devez me communiquer les coordonnées e-mail des collègues intéressés et je les adjoindrai à la liste. N'utilisez pas la fonction "reply" pour répondre à ce courrier. Vous devez obligatoirement répondre à mon adresse : lits@reci.ucl.ac.be. Aussitôt que votre réponse me parvient, je la répercute à tous les autres membres de la liste. Si vous ne souhaitez plus recevoir ces informations (sachant que de toute façon cette liste de discussion mourra avec le colloque en avril), signalez-le moi. Essayez, dans la mesure du possible, de vous cantonner à des textes inclus dans le courrier, et évitez les fichiers annexes, qui posent parfois des problèmes de compatibilité. Si vous joignez un fichier, mettez-le en format rtf (si c'est du texte uniquement), ou en en format acrobat reader. Le principe de cette liste consiste à confronter des points de vue, plus ou moins argumentés, qui préparent le colloque, mais qui seront aussi synthétisés dans la table finale, où ce débat rebondira, pour clôturer le colloque de Limoges. Pour contribuer à la discussion, vous pouvez dès à présent lire le cours d'Antoine Compagnon sur le genre à l'adresse web suivante de nos amis de la revue en ligne *Fabula* <http://www.fabula.org/compagnon/genre.php> Dès cet après-midi, un premier échange de courrier effectué au sein du comité organisateur vous donnera le ton, et vous permettra de réagir.

Premiers échanges du comité du colloque : extraits..;

De Charles Grivel, le 12/12/02

(...) Le "genre" n'est pas la bonne entrée, disais-je, sauf à l'entendre comme une réverbération du médium.(...) Enfin, la volonté de passer dans la sphère des productions de masse ne devrait pas signifier la mise à l'écart du

"populaire", sainte matière 19e - . Je ne proposerai, pour ma part, rien de particulier de ma plume, mais m'efforcerai évidemment de batailler contre la notion - et la chose qui est sous la notion - agitée devant moi comme un drapeau rouge. Lire "Fantastique-Fiction" à ce sujet. Je vois une difficulté (incontournable) au type de programme que nous avons choisi: celui de faire le tour d'horizon de tous les genres possibles et de les aborder par leur histoire spécifique propre. Il faudra que chacun fasse l'effort de s'abstraire de son sujet pour rencontrer les questions "supra-génériques" qui intéressent. J'attends beaucoup de la théorisation des problèmes que Paul rencontre à s'occuper de ce qu'il appelle gentiment "fiction de guerre". Je viens de clore un séminaire à ce sujet.. Le programme de la rencontre, au vu du mail de Marc daté de ce lundi, a ma bénédiction aussi. Je suggérerais qu'on dise pourtant bien aux intervenants de privilégier la perspective générale et d'éviter de s'installer sur leur objet en solo.- Mais oui, tout reste à faire.

De Paul Bleton, le 12/12/02

La remarque de Charles sur le "tour d'horizon de tous les genres possibles" est pleine de justesse. Initialement, si je me souviens bien, il était question pour ces rencontres de tenter d'élaborer une sorte d'outillage conceptuel commun et de partager les tâtonnements et/ou réussites méthodologiques. Ça devrait rester au programme -- à partir des cantons particuliers où nous travaillons, certes, mais avec la visée que notre collège invisible puisse capitaliser à partir de réflexions communes, échangeables. Je prends l'exemple de ces fameux "genres". Le "concept" fait problème? Énonçons le problème et discutons-le pour ses mérites. Dans le processus, il y a eu la formulation de l'invitation de Marc; elle se devait d'indiquer un territoire tout en restant invitante: mission visiblement réussie. Maintenant, il y a les propositions de communication (et il est vrai qu'il est difficile de prévoir où ces titres mèneront lors de la présentation), sur des objets assez divers. Plutôt que de rentrer la tête dans les épaules dans un geste d'inquiétude, pourquoi ne pas lancer la discussion bien avant avril, par qqes échanges de courriels, non plus simplement entre nous 5 mais avec tous les intervenants de ce futur colloque? Ça aurait le mérite de prévenir la dispersion et le disparate; participeraient aux échanges qui voudrait (on ne tord le bras de personne), mais tous les futurs participants auraient ainsi une idée plus claire sur le cadrage de recherche qui est pour nous impliqué par ce mot de "genres". (...) Par ailleurs, pour ne pas simplement suggérer en l'air, je proposerais comme thème de cet échange préparatoire quelque chose comme a-t-on besoin de l'idée de genre? Et, puisque Charles exprime (et a exprimé, si j'ai bien compris) sa réticence, partons de cette dernière. Si je saisis adéquatement la pensée (critique) de Charles au sujet de la notion de genre, il y aurait au moins 2 manières diamétralement opposées de comprendre la notion: * une, relevant de l'empirisme classificateur, éventuellement utile pour ranger les livres dans les bibliothèques mais sans grande portée théorique, ne permettant pas de créer autre chose qu'une fédération polie de chercheurs décrivant leur petit genre dans leur petit coin; * une autre partant d'universaux de la pensée, du sentir, de la cognition... C'est ce que lui fait à propos du fantastique, non pas simple antithèse de la raison, mais « ce qui fait peur dans la pensée dès qu'elle se met à

représenter » (ce qui permet de décoller du seul corpus classique du fantastique du XIXe s. ou de l'avalanche d'oeuvres recouvertes par l'étiquette commerciale de "fantastique" et de se retrouver dans une question commune à la production d'avant-garde aussi bien qu'à la production de la culture médiatique -- j'entends: paralittérature comprise, celle du XIXe aussi...) Pourrait-on dans un tel échange préparatoire -- et compte-tenu des objets que les participants du futur colloque annoncent --, plus et mieux argumenter ces deux manières de comprendre la notion? Y aurait-il d'autres positions que ces 2-là? De l'échange pourrait naître la (des?) lumière(s), se clarifier des options plus ou moins consciemment prises par les uns et les autres, apparaître des perspectives nouvelles... Pas besoin d'interminables arguties: chacun devrait pouvoir se positionner par rapport aux quelques généralités de départ, exposer en quelques courriels urbi & orbi à la fois sa conception du genre et les implications méthodologiques (ou, en sens inverse, les questions de méthode que telle ou telle conception du genre tente de lever). Ainsi, en avril, ce ne serait pas la cacophonie ou le patchwork mais la poursuite d'un échange organique, quitte à ce que des différences y restent irréconciliables. Qu'en penseriez-vous?

De Paul Bleton, le 15/01/03

Chers tous, Si l'idée agréée à plusieurs d'entre vous, une discussion à partir de quelque chose de tangible comme le cours d'Antoine Compagnon me semble effectivement une bonne entrée en matière. (...) Pratiquement, ne faudrait-il pas envoyer à tous les membres de la liste une petite problématique initiale, à partir des quelques documents: * l'appel de communications * nos brefs échanges antérieurs (autour d'une position un peu radicale comme "la notion de genre a-t-elle encore un sens? de la pertinence?"; des généro-sceptiques comme Charles ou Vittorio pourraient la formuler de manière plus adéquate); * l'url du cours de Compagnon avec invitation à s'y rendre, comme Marc nous y invitait; * une brève biblio de textes sur le genre mais plus centrés que ce cours sur la paralittérature et la culture médiatique à laquelle chacun pourrait contribuer en sélectionnant quelques titres -- en expliquant en 2 ou 3 phrases pourquoi ce texte lui semble pouvoir utilement contribuer au débat. Si vous reteniez l'idée, je donne un exemple de ce à quoi je pense à propos de cette biblio construite en commun: Guise, René. « "Roman et aventure, propositions pour une histoire du roman d'aventures" », *L'aventure dans la littérature populaire au XIXe siècle*, (sous la direction de R. Bellet), Lyon, Presses universitaires de Lyon, *Collection Littérature et idéologie*, 1985. Guise propose une approche qu'un linguiste traiterait de sémasiologique (un philosophe de nominaliste?): pour comprendre ce qu'"aventure" veut dire pour un lecteur paralittéraire, il s'en remet moins à la définition spontanée (mais relativement floue) que chacun de nous pouvons avoir de la notion pour plutôt considérer l'ensemble des récits d'une collection qui porte ce mot en titre (en l'occurrence, une revue du début du XXe s. , *La vie d'aventure*) comme une définition extensionnelle du vocable: l'aventure, c'est ce qu'ont en commun et illustrent *Enterrée vivante de Lermina*, *Le secret du glacier* de Le Faure, *Rocabol le bandit* de W. Cobb, *Se tuera-t-il?* de Bertol-Graivil, *Monsieur Rien* de Bousсенard, etc.

De Vittorio Frigerio, le 21/01/03

Chers tous, Je ramasse le gant jeté - puisque Marc et Paul suggèrent un duel virtuel entre les genres-sceptiques et les genres-accros - et vous donne brièvement quelques commentaires à partir du cours de Compagnon, que j'ai été voir sur *Fabula*. Le tour d'horizon théorique/historique ne pose pas de problèmes. La définition de genre comme convention discursive et horizon d'attente (catégorie de la lecture) va de soi. Il n'existe pas de lecteur totalement naïf. Je suis d'accord avec l'auteur quand il dit qu'il s'agit d'une variante de la querelle des universaux. C'est d'ailleurs ce qui me fait fortement douter de l'utilité d'en parler. Ce type de querelle ne se résout pas par définition. Ce qui nous intéresse n'est pas, toutefois, la question des genres en tant que telle. C'est l'utilité de la théorie dans l'étude de la littérature populaire. Cela présuppose tout d'abord que l'on veuille bien distinguer, comme entités ontologiquement séparées, littérature et "paralittérature". Personnellement, je doute que cela soit possible, et j'ai tendance à trouver la distinction nocive. Pour mes vues sur le sujet je vous renvoie à mon article "La paralittérature et la question des genres", que plusieurs d'entre vous connaissent probablement. J'y analysais diverses approches à la lumière du nominalisme de Croce. J'ai d'ailleurs trouvé intéressant que ce soit surtout Croce que Compagnon s'efforce de marginaliser dans son tour d'horizon (c'est le seul critique auquel il veut "répondre"...). Malheureusement, il lui répond incorrectement, en donnant l'impression que Croce ne serait pas conscient de l'existence de "groupes historiques", de formes ou de ce que vous voudrez, ce qui est évidemment faux. Ce qu'il fait, c'est leur nier la capacité de déterminer l'oeuvre individuelle. Le développement de la notion de genre (je parle du cas du roman, qui me semble être le seul qui nous intéresse véritablement) est contemporain et parallèle au développement de la littérature "industrielle" ou populaire. Au-delà de toute querelle philosophique sur l'existence ou l'inexistence de genres "purs" ou de manifestations historiques et transitoires du concept, l'utilisation qui en a été faite a été systématiquement et délibérément normative et prescriptive. La théorie des genres fournit à une critique déroutée par la masse énorme de la production littéraire contemporaine un outil lui permettant d'en ignorer la plus grande partie sans avoir à la lire. Ce n'est pas seulement, comme dit Compagnon, que "le genre fournit à la critique des critères pour juger les oeuvres individuelles", mais surtout qu'il leur fournit des excuses pour ne pas avoir à juger. De plus, cette excuse est nimbée d'une auréole "scientifique" qui en fait un objet intouchable. Il est quelque peu ironique, cependant, que l'approche "scientifique" soit promptement mise de côté quand on identifie les "chefs-d'oeuvre", pour lesquels, comme le font Todorov et tant d'autres, on n'hésite guère à revenir au jugement impressionniste du tant décrié Croce (évident, puisque les chefs- d'oeuvre dépassent les genres...). Ceci dit, j'accorde une utilité à la notion du point de vue classificateur quand on parle des oeuvres ou des auteurs individuels. En bref, et quitte à simplifier à outrance: le genre est l'accessoire, l'inessentiel. Lui donner trop d'importance dans les études "populaires" équivaut à fournir des arguments à ceux qui estiment que le populaire est SEULEMENT le genre et que par conséquent il ne mérite aucune attention. Et voilà... Tout cela, à la relecture,

sonne un peu sec, mais c'est surtout pour être bref et télégraphique et ne pas trop vous ennuyer (et puis, il faut bien que je garde mes plus beaux effets rhétoriques pour le colloque!).

De Paul Bleton, le 21/01/03

Cher Vittorio, chers tous, Excellent. Voilà qui a le mérite d'être clair, à la fois sur le fond; et décisif sur le format de cet échange préliminaire. Semaine chargée pour moi; mais je voudrais rebondir sur deux points: 1. En plaçant le genre dans la boîte à outils, Vittorio introduit assez justement le registre où je m'installais dans Ça se lit comme un roman policier, en prenant pour objet l'acte de lecture:

1. 1. classer est certainement un des universaux cognitifs; du coup irréprouvable. Ce qui a des effets sur l'industrie culturelle qui voit l'intérêt d'utiliser des étiquettes, ce qui a des effets en aval sur les auteurs et leur réception, que ceux-ci soient lecteurs d'occasion, lecteurs sériels, lecteurs professionnels (critiques, profs de littérature, etc.) Dans l'acte de lecture lui-même, pour un lecteur sériel, identifier le genre a peut-être quelques vertus, mais c'est en général rapidement insuffisant; l'utilité la plus grande de l'étiquette vient lorsque l'auteur veut faire hésiter le lecteur entre deux interprétants génériques (*Gorky Park*: espionnage ou polar? par ex.); en parlant aux lecteurs, on voit que la classification utile se fait plutôt à des niveaux plus régionaux -- collection, signature, type d'intrigue, etc.

1. 2. en études paralittéraires, nous sommes devant un double objet: * le résultat de cet acte de classification -- et l'on peut débattre des frontières entre genres, de l'existence de nouvelles classes génériques, de l'incidence de l'histoire, des supports, etc. sur l'extension des genres et leur évolution, sur les processus (invention du genre, métissage de genres, etc.); * l'acte même de classer -- acte cognitif et acte évaluatif. Sous l'angle psychologique: par ex. classement systématique ou pas? Je me souviens de la drôlerie absolue du dernier texte de Michel Nathan dans les actes du colloques de 1988, je crois, sur Les Mauvais genres, à propos des catégories farfelues de certains critiques cinéma -- une sorte de pied de nez involontaire à la rupture tragique qui avait marqué le moment de la conception de son texte et le moment où nous l'entendions. Et sous l'angle sociologique: par ex. qui classe? pour quel but ? questions que pose justement Vittorio, etc...

1. 3. en études paralittéraires, nous héritons, sans toujours prendre pleinement conscience des effets nocifs de cet héritage, d'un monceau de mots qui font croire à l'existence d'un système des genres. Or, qui aurait décrit de manière systématique ce système? Qui aurait construit la systémique paralittéraire d'une tranche synchronique? Entre La Production de l'intérêt romanesque de Charles et *L'Introduction à la paralittérature* de Daniel Couégnas, il y aurait pourtant bien de la place pour des chantiers extensifs de cette nature -- l'empirisme historiciste de *Deux siècles de paralittérature* de G. Thoveron est loin de l'idée de système des genres. Certes, on peut refuser ce vocabulaire méta (difficilement); mais on peut aussi le détourner, le réinvestir. Prendre par ex. des noms de genres pour

en remanier complètement le concept. C'est l'approche féconde de Charles pour le fantastique. De mon côté, j'ai expérimenté, à plus petite échelle, l'intérêt d'une "grammaire des cas" autour du radical "épier" pour parler d'une phénoménologie de l'espionnage comme fondement de ce genre. Stratégie de bien d'autres aussi, que l'on pourrait convoquer ici.

2. Par ailleurs, en mettant le doigt sur l'opposition littérature / paralittérature, Vittorio indique où se trouve la principale difficulté.

2. 1. On peut faire l'équation, comme Vittorio dit que le fait l'institution littéraire depuis l'apparition du roman-feuilleton, c'est-à-dire de la fiction en régime médiatique: . C'est d'ailleurs ce que fait l'usage américain qui, pour "paralittérature" utilise l'expression "genre littéraire". Effectivement, ce recours à la notion de genre reconduit subrepticement (pas si subrepticement que ça, d'ailleurs) la dévalorisation que l'institution littéraire fait subir au paralittéraire. Argumentaire datant de la problématique romantique (peut-être antérieure même, kantienne? dites-moi, philosophes, si ça n'est pas une retombée de sa conception du sublime) de la génialité -- et des variations plus modernes à la Blanchot ? Argumentaire fondé comme le pensent les bourdivins (mais qui trouverait à se conforter chez Norbert Elias) sur le mécanisme de la distinction ?

2. 2. En études paralittéraires, comment ne pas se faire piéger de la sorte? La solution du généro-scepticisme de Vittorio semble une voie. L'utilisation du genre s'incurve alors en discussions sur la façon dont telle oeuvre singulière choisit entre 3 stratégies: reconduire les lois du genre où elle s'inscrit, les subvertir ou les déplacer sur un autre terrain (tout en conservant une mémoire de son passage par le genre).

2. 3. Si les oeuvres de lit pop étudiées ainsi acquièrent une dignité que l'institution accorde d'habitude aux seules oeuvres issues des belles-lettres (c'est peut-être que, en tant que chercheurs, nous avons besoin de savoir que nous ne travaillons pas sur un objet dévalorisé qui risque de nous dévaloriser), cette voie a l'inconvénient de mal convenir à des grands nombres, à des corpus massifs. Car, même s'il y a des oeuvres codantes, des innovateurs géniaux peut-être, la paralittérature, c'est aussi cette littérature qui est produite (et consommée) en série. En toute indignité, parfaitement assumée, en tentant de décrire (il n'y a pas foule pour le faire) un corpus massif comme celui de la fiction de guerre, je dois considérer aussi bien Claude Simon que les collections Gerfaut ou Warsex; R. Martin du Gard, Guy des Cars que les fascicules pour la jeunesse "Les enfants de la Lorraine agents secrets de la Résistance"; Dorgelès que la collection fasciculaire Patria de Rouff (mais aussi, au cinéma, *Muriel* que *La vache et le prisonnier*; ou, en BD, "*Buck Danny*" que *Tardi*)... Et si le passage du littéraire au paralittéraire est bien poreux, il n'en a pas moins une existence. Et s'il y a bien des stratégies de distinction, tout n'est pas dit sur les différences de formes et de thèmes avec cette seule notion. Bon, c'est loin de répondre à toutes les ouvertures de Vittorio, mais j'espère que ça pourrait faire avancer le schmilblick. Que les interventions soient assez diversifiées pour représenter les polarités théoriques, les territoires disciplinaires, pourquoi pas? l'avenir prochain le dira; attendons pour voir.

De Charles Grivel, le 23/01/03

Chers, Je reçois, engrange, récapitule, médite vos différents et récents mails et réfléchis ici, en bref, car en plein travaux, ce qu'ils me suggèrent. La structure des deux journées proposées par Marc m'agrée, son choix se justifie, mais il ne met pas forcément en valeur la discussion sur le thème. Ce n'est pas grave pour le genre-sceptique que je suis. Je vois aussi - sans pouvoir proposer d'amélioration - que le panel, si intéressant qu'il soit, ne se distingue guère de tout autre colloque possible. L'accent "populaire" manque. Et la forme du débat que nous privilégions n'est pas forcément "lisible". Je pense, comme cela est proposé, qu'il convient d'ouvrir le débat à ceux de la LPCM. (...) Je disais donc que la proposition bi-partite de Paul pourrait être combinée - et pourrait ainsi valoriser notre réseau. Il y aurait 1) une "problématique" du "Bureau" à rédiger par les genres-accros, d'un côté, par les genres-sceptiques, de l'autre. Le commentaire formulé par Vittorio dans son mail du 21 pourrait fort bien servir, ainsi que la réponse de Paul. Je dois dire que j'épouse sur toute la ligne, et plus, les réticences et les objections constructives de Vittorio. Je suis aussi sensible à certains arguments de Paul. Mais classer pour comprendre et se poser (prendre un genre) pour se faire entendre, pour utiles que soient ces catégories, ne se situent pas là où vraiment écrire s'opère. Car, mettre "roman" à un "récit" n'entache en rien ce que l'auteur dit, ni ce que nous en lisons, n'est-ce pas? Je ne crois pas que les catégories de la lecture telles que les voit Philippe Lejeune, p.ex., soient effectives. Je ne crois pas au "pacte"! On devrait ajouter à ce paquet contradictoire les éléments que Paul dit. Et aussi cet article de Vittorio dont il parle et que je ne crois pas connaître. Quant à une biblio, chacun la peut trouver n'importe où. Je la crois inutile. Et dispendieuse. Nous inviterions donc nos membres à compulsier cet ensemble et donc à participer à la réunion. La question se pose, à mon sens, de savoir si cette participation doit avoir lieu in absentia ou in praesentia? (...) Pour le papier genre-sceptique, j'annonce une page pour aller se marier aux commentaires bien sentis de Vittorio. Voilà pour l'heure. Mes amitiés à tous et à chacun.

De René Audet, le 19/02/03

Petite contribution d'un externe, chez qui la notion de genre a causé bien des noeuds réflexifs dans les derniers mois... « Le tour d'horizon théorique/historique ne pose pas de problèmes. La définition de genre comme convention discursive et horizon d'attente (catégorie de la lecture) va de soi. Il n'existe pas de lecteur totalement naïf. Je suis d'accord avec l'auteur quand il dit qu'il s'agit d'une variante de la querelle des universaux. C'est d'ailleurs ce qui me fait fortement douter de l'utilité d'en parler. Ce type de querelle ne se résout pas par définition. Ce qui nous intéresse n'est pas, toutefois, la question des genres en tant que telle. C'est l'utilité de la théorie dans l'étude de la littérature populaire. Cela présuppose tout d'abord que l'on veuille bien distinguer, comme entités ontologiquement séparées, littérature et « paralittérature ». Je ne crois pas, bien que n'étant pas spécialiste patenté de paralittérature, que la question se pose ainsi. Si l'on interprète la question du genre comme une trace de la légitimation des

pratiques, je crois que l'on dérive vers une réflexion d'ordre sociologique - et donc écarte toute possibilité de saisir les mouvements des pratiques, l'imprécision de leurs étiquettes mais tout autant le caractère opératoire de celles-ci. Le conflit trop souvent mis de l'avant pour dénigrer la théorie des genres repose sur la tension entre la définition théorique d'un genre et son existence historique, comme si les deux perspectives devaient se superposer parfaitement. Il m'apparaît plutôt important de dissocier ces deux éléments. Il existe des types de pratiques que l'on peut cerner historiquement; il existe par ailleurs des noms de genres auxquels on associe une certaine idée d'un genre (l'idéal du fantastique, de la nouvelle, du poème en prose). Sur ce point, Schaeffer a bien montré qu'il s'agit d'approches différentes, tangentes mais non superposables. Faisant dans la "méta-théorie des genres", il identifie ici une modulation hypertextuelle (par convention de tradition), là une relation d'analogie (c'est le regard rétrospectif du lecteur porté sur la production d'une période). Il est impossible de réconcilier les deux, sinon qu'en reconnaissant que ces deux approches interviennent constamment dans notre appréhension des oeuvres (et souvent entrent en conflit). Sans vouloir trop vous ennuyer avec mon carré de jardin, je me permets une rapide incursion du côté d'une pratique qui m'a donné du fil à retordre: celle du recueil. On peut certes voir là simplement un artifice éditorial; toutefois, à examiner les pratiques d'écriture depuis la Renaissance, à toucher aux poétiques des genres "brefs" (nouvelle, poème, essai), on constate bien vite qu'il existe des poétiques du recueil de nouvelles, du recueil d'essais, du recueil de poèmes (pensons aux recueils pétrarquistes du XVI^e s.: Ronsard, Labé, Scève). Serait-ce qu'il existe une poétique générale du recueil? Il semble que oui et, de fait, on est amené à se poser la question du caractère générique du recueil. Je vous épargne l'historique de mes multiples tâtonnements. J'en suis venu à poser que le recueil ne connaît pas d'existence historique attestée, mais qu'il constitue en soi un nom de genre, désignant avec un degré plus ou moins variable de précision une pratique d'écriture, avec ses traits et ses fonctions singuliers, avec même un mode de lecture qui lui est propre. C'est pourquoi, reprenant un terme d'abord mal défini par Schaeffer, je me suis résolu à parler de la "généricité" (textuelle, transversale, lectorale) du recueil, pour éviter la confusion avec le genre (qu'on associe trop à l'existence historique d'une pratique). Il s'agit certainement d'une élucubration théorique. Mais elle me paraît utile pour comprendre pourquoi les gens se réfèrent à une pratique assez précise lorsqu'on parle de "recueil", pourquoi les lecteurs parviennent à faire du sens lors de leur parcours de tels ouvrages, pourquoi il existe des réceptions enthousiastes et d'autres négatives d'ouvrages prenant la forme de recueils (parce qu'un horizon d'attente s'est formé avec les siècles). S'il faut définir l'utilité de la théorie des genres, je proposerais: sa capacité d'expliquer notre lecture (générique) d'une production (para-)littéraire (je pense à l'ouvrage de Paul Bleton sur la lecture sérielle, évidemment); son regard englobant sur le développement de pratiques hypertextuelles, traditionnelles (même si en évolution); l'explication qu'elle apporte de notre usage de "noms de genres", qu'ils soient spécifiques ou généraux, étudiés ou empiriques. Dire qu'on étudie le roman d'aventures présuppose une certaine conception de la "littérature" (au sens large), puisque les romans sont perçus selon un ensemble de traits partagés entre ces ouvrages, traits qu'on décide de valoriser au détriment d'autres. La théorie des genres permet de

mettre à distance cette "décision" de percevoir le corpus d'une certaine façon plutôt que d'une autre. Cette distance me paraît utile, voire nécessaire. My 2¢ (et au plaisir de suivre vos échanges).

De Paul Bleton, le 20/02/03

Sans chercher à trop organiser mon propos, je rebondis sur ceux, passionnants, de René Audet.

1. René travaille certes sur un corpus différent et c'est sans doute le caractère transversal, transfrontalier, de son objet d'étude, le recueil qui fait que sa contribution enrichit de beaucoup le débat. Le recueil se retrouve aussi bien en paralittérature, avec toutes les caractéristiques formelles et l'horizon d'attente des auteurs, éditeurs, lecteurs. Et pourtant, c'est plus spontanément que notre (relativement) jeune tradition critique associe l'idée de genre à celle d'un univers de référence (même s'il arrive que ce soit plus la syntaxe narrative que l'univers de référence qui, à l'occasion, serve à déterminer le genre : roman de détection, uchronie). Partons donc non pas d'une définition princeps, qu'on peut toujours rêver la même pour tout le monde -- le genre pour Aristote ou pour quelque autre père fondateur -- mais du constat qu'au mot « genre » chacun associe un contenu à la fois proche mais différent de celui qu'y associent les autres chercheurs. Évidemment, il y a un risque à partir du malentendu; mais aussi la possibilité de sortir des redites. Quel serait donc le contenu que nous associons au mot « genre »? Prédiction : en supposant que nous acceptions d'aller un cran plus loin que « le sens du mot genre dans notre seul for intérieur » pour participer au dialogue épistémique, il y aurait au moins deux types de réponses pour nous permettre de l'objectiver, deux types de réponses également praticables, les deux sont soufflés par l'objet paralittéraire/médiatique. * La première, la recherche d'une définition extensionnelle. Ça consiste à ne plus faire l'économie d'un survol empirique de ce que nous appelons « genres » en études paralittéraires ? quitte à ce que l'on soit contraint de travailler par tranches « synchroniques » et/ou par production paralittéraire nationales. Quels seraient pour nous les « genres paralittéraires » ? La même question pourrait se poser, dans les mêmes termes, pour les spécialistes de communication travaillant en études médiatiques. Question subsidiaire : l'ensemble de ces « genres » forme-t-il système ? Si oui, à quel niveau de pertinence : est-ce un système formel ? un système de classification bibliothéconomique ? un équilibre d'usage chez les éditeurs ? Si non, à quel niveau de pertinence une expression comme « les lois du genre » reste-t-elle porteuse de sens (là, il n'y aurait sans doute plus lieu d'aller du côté de la systémique mais de la notion d'interprétant à la Pierce). * La seconde, sinon une définition intensionnelle du moins la fabrication d'un outil utilisable pour notre propos, consiste à déplacer le débat ancien sur les universaux, dont plus personne ne semble vouloir, vers un examen contrasté de notions apparentées en usage dans les 2 champs qui sont les nôtres, études paralittéraires et études médiatiques. Par exemple, comment articuler les notions de « genre » (issu de la poétique) et de « format » (issu des études médiatiques) ? ou celles de « genre » et de « collection », « série » et « oeuvre » (cette dernière entendue comme l'ensemble des livres rapportés à un même signataire) ?

René souligne que le recueil, qui n'est au départ que le résultat d'une pratique éditoriale, un format, n'en semble pas moins se sédimenter et devenir genre. Est-ce à dire que le recueil serait passé de la logique médiatique à la logique poétique ? que tout obligato peut se mettre à créer un horizon d'attente et un effet-genre ? Par ailleurs, on sent bien que le croisement entre le recueil et le roman policier ne ressemble pas au croisement métissant roman policier et roman sentimental, ni à celui métissant roman policier et parodie, etc. Un corpus différent de ceux sur lesquels on travaille d'habitude contraint à un décentrement des vieilles questions et les renouvelle. Outre René et son recueil, on peut anticiper que cette articulation format / genre nous sera resservie par nos collègues communicologues et amènera de nouveaux décentremments : en évoquant des univers communs, certes, mais surtout des formules (encore) inconnues ? par ex. télévisuelles ou bédéphiliques mais pas paralittéraires.

2. René a par ailleurs raison de faire un partage entre torchons et serviettes, de rappeler la différence principielle proposée par Schaeffer entre genre comme modulation hypertextuelle (usages) et relation d'analogie (regard rétrospectif du lecteur). Mais au lieu de se le tenir pour dit, on peut en tirer de nouvelles problématiques. En voici quelques unes. * À propos des reconstructions apostérieures, il y aurait les savantes et les autres. En études paralittéraires, le flou des classements génériques est en lui-même intéressant. Par exemple, il nous indique l'obligation de prendre en compte les différences de pratiques de lecture ? à la fois, l'acte cognitif de lecture en est coloré différemment et il y a des corrélats entre styles de lecture et classes ou pratiques sociales (sans y aller d'une bibliographie dont Charles ne voudrait pas, je me contenterais de rappeler le volume collectif sous la direction de Denis St-Jacques, *L'acte de lecture*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, où il n'était pas simplement question des strictes compétences mesurées en vitesse de lecture). Et si l'éditeur (et l'auteur) ont le gros bout du bâton pour imposer leur découpage en genre, pour imposer des étiquettes génériques, le lecteur n'est pas dépourvu de créativité. J'insiste : ce n'est pas seulement pour ranger des livres sur les rayons des bibliothèques que le lecteur recourt à des noms de genre, c'est aussi pour choisir de nouveaux livres, pour comprendre celui qu'il est en train de lire, etc. * À propos des règles, un petit dossier sur les différences entre règles reconstruites apostérieurement, règles normatives et règles fondatrices serait-il fécond ? * À moins que l'évocation du genre ne soit sur notre clavier qu'un topos rhétorique obligé (l'expression « les lois du genre » fonctionnant comme un clin d'oeil, une allusion en direction des bons entendeurs réunis en notre aréopage) topos visant à faire ressortir par contraste la singularité d'un roman, de l'oeuvre d'un auteur, toute pratique critique ayant à faire à des modulations hypertextuelles ou des analogies rétrospectivement repérées (voire construites) contraint sinon à parler de genre, du moins à débattre de son concept. Comment ? Même si nous prétendons ne pas travailler avec la notion de genre, la question ne s'en poserait pas moins ? même formulée différemment. Par exemple : à partir de quelle(s) décisions préalables constituons-nous un corpus ? quel est spécifiquement notre « regard rétrospectif » de lecteur qui nous fait regrouper des oeuvres par analogie ? Vittorio, qui, sagement sans doute, voudrait bien que le genre reste ancillaire, à sa place de bonniche dans les

études littéraires, pourrait expliquer (au moins à lui-même) ce qui lui fait constituer la littérature anarchiste en corpus. Désolé de me contenter de mentionner le seul nom de Vittorio (si je me permets, c'est que je sais qu'il ne le prendra pas en mauvaise part); en fait, chacun d'entre nous se trouve confronté un jour ou l'autre à cette obligation reconstructrice. Outre les réponses sociologiques -- que René semble préférer éviter --, il y en aurait d'autres, plus formalistes, plus cognitives, plus libidinales, toutes intéressantes, toutes dérivées de cette question « comment mettons-nous un ordre préalable dans les choses que nous voulons étudier? » Ou : les études paralittéraires comme canton des sciences de l'esprit. Incidemment, le rappel de la différence principielle proposée par Schaeffer ne pourrait-il pas agacer comme un mal de dent tous ceux qui voudraient mettre derrière eux la querelle des universaux : nous héritons des usages, de la modulation hypertextuelle, nous construisons la relation d'analogie par regard rétrospectif, c'ad nous faisons des variations sur l'opposition réalisme /vs/ nominalisme? À vous lire...

De Charles Grivel, le 24/02/03

A propos de genre. (Réflexions modestes). Aller à la chasse au « genre », comme au snark, c'est quêter le critère, et quel critère ne crispe pas la demande sur la norme qui permettrait de piéger la chose ? Je vois ses dents de « louve basse » (Denis Roche), d'ici. On écrit hors genre, on est proposé à la lecture « dans le genre » : c'est toute la question. Je vois dans le genre, notion hautement pragmatique, la volonté (la tentative plutôt, toujours infructueuse) de normer, voire d'assujettir l'activité d'écriture (des auteurs, des artistes), à la production aussi bien qu'à la consommation, le but étant de rendre cette activité compréhensible, gérable, rentable, performante, en un mot : utile - socialement, commercialement. Cette étiquette permet de s'y retrouver dans les rayons du marché du livre. Mais nous savons tous par expérience que les livres, bons ou moins bons, ne se trouvent jamais là où on les dispose et ni là où on les attend : ils sont sur l'étagère rangés avec cent autres qui ne leur ressemblent pas, ils n'y sont pas si nous avons le malheur d'en faire, sur un désir que nous aurions, la recherche. L'étiquette du conforama n'est donc adéquate que dans le cas où le client, futur lecteur éventuel, ne sait pas ce qu'il recherche et se contente de ce qu'on lui propose - que si donc il s'incline devant la loi de la standardisation et des équivalences marchandes. Et met dans son chariot tel volume comme il y glisse aussi tel paquet de nouilles ou tel pot de confiture. Il n'est, par suite, pas question de faire de cette « catégorie » un instrument heuristique. J'enfonce le clou : le « genre » est le concept le moins propice à faire saisir ce qu'il en est de la littérature populaire - comme écriture, en tant qu'elle est texte, produit de langage, et non simplement denrée, boîte à récit, plat à emporter. Outre ce que je viens de rappeler, pourquoi ? Parce que les littératures dites populaires naissent et fructifient dans les marges de l' « autre » littérature. Elles trouvent là leur terreau, quoiqu'en disent et quoique fassent les libraires équarrisseurs et les vendeurs de biens, la réclame, la critique journalistique et celle qui ne l'est pas - si tant est que ces dernières s'en préoccupent. Je ne dis pas que les auteurs et leurs patrons ne trouvent pas intérêt à la pratique du produit-marqué, avec son code-barre et son prix fixe ; je ne dis pas non plus que

l'acheteur n'économise pas, grâce à cette pratique, un peu de son précieux temps, je dis seulement que la commodité en question ne garantit en rien une quelconque compréhension de l'ouvrage, ni même réellement n'en informe. De toute façon, un « genre » est une attitude dont la qualité est justement l'artificialité, voire la fausseté : avoir un certain genre, c'est plutôt mentir sur soi-même, « en jeter », vouloir ébaubir. A propos d'un ouvrage, c'est une valeur (petite ou grande) qu'on lui reconnaît, c'est une estimation, une évaluation à la fois prospective ou rétrospective appliquée à un texte, avec plus ou moins de sans gêne et de dextérité. Le rôle de la presse et des émissions télévisées consacrées aux livres - si tant est que ! - est ici décisif : le genre est une catégorie passe-partout, produit par le marché et valant pour le marché. Il faut être juste : l'école a déjà préparé le terrain. Nous savons que l'école et le commerce, décidément, couchent sous la même couverture. Voici donc que le « genre », petite étiquette et clignotant que nous pouvons coller sur le volume de notre choix (façon de parler !), canalise, dose et oriente. Il est ce signal qui identifie « à vue de nez », de loin, si l'on n'y regarde pas de trop près, l'objet « livre ». A la fois « logo » (le mot « roman » fait image sur la couverture et annonce la couleur), emballage (on le préfère dans ce cas illustré et de tonalité dramatique) et étiquette (pour un repérage accéléré), le genre ne constitue pas le descriptif, même approximatif, du livre. Il est simplement le nom d'un produit, comme « produits de beauté », « nouilles et féculents », « accessoires pour l'automobile ». Je ne crois pas qu'un auteur écrive ce qu'on appelle un « roman » - c'est-à-dire à peu près n'importe quoi qui soit en prose et comporte plus d'une centaine de pages - , il écrit un « texte », mais je concède que ce « texte » ne devient accessible qu'après qu'il ait été « conditionné », comme on dit. Or, étudier ce « conditionnement » - chose parfaitement légitime - peut éclairer sur le commerce du livre et les habitudes marchandes du consommateur, mais non sur la « chose de mots » dont il vient de faire l'acquisition, éventuellement par mégarde. Mais il y a encore autre chose sous roche et sous genre. Ce signal et cet index, cette marque, qui montre bien que le livre s'est rendu aux impératifs d'un marché rompu à répondre aux appétits qu'il estime être ceux de ses clients, sert de structure d'appel : car le livre est après tout un bien qu'il n'est possible d'évaluer à sa juste valeur qu'après lecture. C'est-à-dire après achat. Le « genre » joue donc un rôle informateur pour un consommateur nécessairement « naïf » ; il fait donc partie de ces artifices permettant au vendeur de « tromper sur la marchandise », sans penser à mal, bien entendu. Ce faisant, une telle étiquette joue pourtant un rôle constructif : elle ne peut pas ne pas conforter et conformer a priori les attentes et pousser l'ouvrage qu'elle décore à « convenir », à remplir sa « fonction », à « donner toute satisfaction » - a-t-on jamais vu un libraire proposer à ses clients un deal du type « remboursé si non satisfait » ? Le terme possède, à ce que je crois, une redoutable puissance incitatrice : non seulement, il fait choisir le produit, mais il permet d'adapter celui-ci à la demande. En somme, le marchand vend des étiquettes et les ouvrages qu'il débite sont utilisés comme des convertibles. Fonction de cadrage du genre. Un genre est un « adaptateur ». Le terme plaqué sur le volume pousse à la reconnaissance artificielle et artificieuse de la matière à lire. Il constitue ainsi une sorte de mise en demeure de l'écrit. De là vient, bien sûr, que le genre soit, par nécessité et fatalité, un habit herméneutique trop large,

inadapté - une seule taille pour une légion d'individualités. Il constitue quelque chose comme le plus grand dénominateur commun de l'espèce. Il ne dit donc pas grand' chose sur celle-ci. Même pas sa taille, puisqu'il doit convenir au plus grand nombre et puisqu'il « convient » en effet le quidam au volume et le volume au quidam. Dans un monde où l'allégeance est devenue générale et les produits, y compris de l'esprit, normés, comment pourrait-il en être autrement ?, le genre est devenu l'instrument opératoire par excellence de la conventionnalisation des lettres. Je précise, pour tenter d'éviter de me faire écharper, que la conventionnalisation de l'écrit n'est pas un phénomène spécifique frappant les zones basses et indignes de l'activité culturelle ou littéraire - Jourde et Naudeau ont montré que non. Je précise aussi que l'utilité scolaire et pédagogique de la notion ne m'échappe pas tout à fait : j'ai seulement voulu indiquer, pesamment certes, dans les réflexions qui précèdent, que celle-ci remplit, par ailleurs et certainement prioritairement, son rôle dans la mise à la norme et au pas de tout ce qui peut (ou pourrait) s'écrire. Que cette notion ne soit pas la seule coupable ne l'absout en aucune façon. Quant à en faire la pierre de touche d'une analyse critique, généalogique ou historique des écrits littéraires quels qu'ils soient, il n'y faut pas songer.

De Vittorio Frigerio, 26/02/03

Chers collègues, Ravi de voir que le débat sur le genre prend de l'ampleur, cela ne peut qu'être de bon augure pour notre rencontre prochaine. Je n'ai malheureusement pas reçu l'intervention de René Audet à laquelle Paul fait allusion dans son message. Mystères de l'électronique... Permettez-moi cependant d'essayer à mon tour de poser quelques jalons, ou plutôt de jouer un peu avec ceux posés respectivement par Paul et par Charles, en les déplaçant peut-être un brin. Ce dernier échange de bordées fort amicales me paraît remarquablement typique de tout débat sur la notion de « genre » - si ce n'est de tout débat potentiel et théorique, tout au moins de tout débat ou discours concret et empirique auquel il m'ait été donné d'assister, ou que j'aie pu lire, jusqu'ici. Cela a un peu l'allure du dialogue de sourds... et je me demande dans quelle mesure la chose n'est pas tout bonnement inévitable. J'ai l'impression qu'une grande partie des désaccords doivent leur origine strictement à une différence de perspective initiale, difficile à surmonter, sans aucun doute, entre la vision du chercheur « médiatique » et celle du littéraire, ou encore plus, du dix-neuviémiste. Le travail de Paul (je te prends aussi en exemple, c'est de bonne guerre !) a une portée encyclopédique, ouverte, vise à une sorte d'omniscience, de classification qui se voudrait exhaustive d'un thème (j'hésite, évidemment, à dire genre), indépendamment de la qualité littéraire ou de l'intérêt des oeuvres individuelles. J'exagère peut-être un peu (mais à peine, je crois). Le fait est qu'à partir de cette attitude il devient indispensable de se procurer des boîtes où pouvoir caser l'excédant du discours - tout ce que même le critique le plus dévoué et énergique ne pourra pas analyser convenablement au cas par cas. La vie -pardonnez le truisme - est courte. Tu disais dans un message précédant (je cite de mémoire) que tu dois travailler sur Barbusse autant que sur Warsex. Je ne connais pas cette dernière série, je ne peux donc que fantasmer, et le titre s'y prête excellemment. Mais le fait que tu dises que tu « dois » le faire est déjà révélateur d'une attitude, légitime, il

va sans dire, mais attitude néanmoins, qui pose nettement un point de départ et une visée générale. Le travail d'un littéraire, dans le sens plus strict du terme, évite souvent le piège - ou le mirage - de l'exhaustivité en opérant des choix (quels qu'ils soient et peu importe sur quelles bases prétendument « scientifiques » ou non on les justifie) personnels, qualitatifs, où l'intérêt que le texte examiné suscite prime. Après on pourra, avec raison bien souvent, dire que l'on en a marre des jugements impressionnistes des critiques littéraires... Ce sont bien eux, après tout, qui sont parvenus à empêcher pendant si longtemps le développement des études sur la littérature populaire. Indéniable. N'empêche que la divergence d'opinions à laquelle nous assistons peut en partie être mise sur le compte d'une différence de buts. Tension vers l'ensemble d'un côté, tension vers l'individuel de l'autre. Ceci dit, je reste tout aussi sceptique qu'avant, si ce n'est plus, sur l'utilité de parler longuement de « genre » dans notre domaine commun (aussi pauvrement partagé soit-il). Les suggestions de Paul pour identifier de nouvelles façons d'aborder le sujet, quoique uniformément intéressantes lorsqu'on les prend singulièrement, me semblent tout indiquées pour recommencer le processus de fractionnement qui se met en branle presque automatiquement chaque fois qu'on parle de « genre ». La définition extensionnelle par tranches synchroniques ou nationales promet une infinité de classifications et de sous-classifications à faire mourir d'envie n'importe quel biologiste. Personnellement, je confesse que je préfère m'abstenir. Là où je suis d'accord avec Paul, c'est lorsqu'il insiste sur l'utilisation du « genre » par le lecteur, comme mécanisme lui permettant de s'orienter dans la forêt vierge des productions narratives. Mais je voudrais souligner qu'il s'agit strictement ici d'une question de réception - en tant que telle nettement séparée des mécanismes de la création. Et aussi, que rien - mais rien - ne dit que le pauvre lecteur n'est en train de faire un marché de dupes. La tromperie sur la marchandise est pratiquement la base du commerce, de celui en bouquins comme de tout autre. La collection dans laquelle un roman paraît n'informe pas autant qu'on le voudrait ou qu'on le croirait sur la nature de ce roman. Une étude des migrations d'un titre donné d'une collection ou d'un mode d'édition à un autre, sur une certaine durée et à travers divers pays, serait sans doute intéressante et éclairante en ce qui touche à la façon dont il est perçu, mais ne saurait rien dire sur son contenu. Je prends à témoin et érige en saint protecteur le bon Kilgore Trout, l'écrivain de science-fiction alter-ego de Kurt Vonnegut, qui pendant toute sa vie imaginaire a publié ses nouvelles géniales dans des revues porno. Pour finir, parlons donc de l'établissement d'un corpus et de ses rapports (ou de son absence possible de rapports) avec le « genre ». Paul a bien raison de se demander comment diable je fais, adversaire déclaré et impitoyable de la notion tel que je me prétends !, à défricher le terrain de la littérature pour en tirer quelque chose de plus ou moins précisément nommé « littérature anarchiste » à étudier - un quelque chose, en effet, qui ressemble bigrement à une espèce de genre. Il y a plusieurs raisons à cette appellation, la raison la plus simple étant bien entendu que je fais, en tant qu'universitaire, partie d'un système qui exige par facilité de fonctionnement l'utilisation d'étiquettes simples (ou simplistes) susceptibles de donner quelques indications facilement et immédiatement compréhensibles pour aider des non-spécialistes à se faire une idée de ce pour quoi, étrangement, on me paie. Il y aurait eu, ma foi,

peu de chances que j'arrive à impressionner favorablement mon cher doyen si je lui avais dit que j'allais consacrer quelques années de ma vie à l'étude d'un certain nombre d'auteurs, appartenant à des classes très diverses et souvent ennemies, ayant un niveau d'instruction variable (de l'Académicien au paysan semi-analphabète), publiant parfois chez des éditeurs réputés ou dans des revues prestigieuses, parfois dans des feuilles clandestines ou à compte d'auteur, traitant de sujets aussi apparemment incompatibles que la beauté de la nature et la meilleure façon de faire péter la chambre des députés, et le faisant parfois dans une langue on ne peut plus châtiée, et parfois dans l'argot le plus outrancier... On aurait pu croire (je vous assure pourtant que ce n'est pas vrai !) que je ne savais pas trop ce que je me voulais. Je sais bien que nous aimerions mieux parler théorie en dehors de tout conditionnement, mais même si nous préférons l'oublier ou (justement) faire tout ce qu'il faut pour en minimiser les conséquences, nous restons des employés à l'intérieur d'un système, tenus à rendre un certain nombre de comptes à des supérieurs opérant souvent dans d'autres domaines, qui n'ont ni le temps ni la patience ni l'envie d'apprécier nos subtilités. Voici donc un premier conditionnement externe, auquel on ne peut réduire la question, mais qu'il faut néanmoins mentionner. Ce n'est pas le seul. Le fait de privilégier l'étude des oeuvres singulières ne veut pas dire que l'on considère que chaque roman est une île. Au contraire, la réticence à identifier des définitions strictes de l'oeuvre littéraire peut aussi pousser à faire montre d'une sensibilité accrue envers tout ce que cette oeuvre peut avoir en commun avec d'autres formes, d'autres perspectives, d'autres discours. A privilégier les tensions internes et les contradictions, les échos d'une parole qui ne se sent pas subordonnée à des taxinomies formelles d'ordre littéraire. Dans le cas de mon travail, cet univers de référence passablement nébuleux est celui des traces d'une idéologie. D'où, le choix d'aller fouiller dans les publications qui de cette idéologie se voulaient le porte-parole. Mais plus j'approfondis le sujet, plus je m'aperçois que les éléments qui divisent les auteurs que je lis sont plus nombreux et plus importants que ceux qui les unissent (même lorsqu'ils voudraient être unis en fonction d'un but politique - et par conséquent extra-littéraire - commun). Il n'y a en fait qu'une seule chose qui rassemble les « écrivains anarchistes » : le fait de croire à l'influence de la littérature dans le monde. Pas assez, je le crains, pour en faire un genre... Je fais donc mon choix, j'opère ma coupe, sur la base d'une fiction (pas étonnant après tout, nous parlons de littérature !). Je fais aussi le cabotin, je trompe aussi sur la marchandise, j'attire aussi le badaud avec un beau nom bruyant qui capte l'attention. Et après, je vais faire de mon mieux pour lui montrer que l'hypothèse de départ n'est pas nécessairement confirmée par les conclusions. Et j'espère qu'il me pardonnera. Pour finir, que dire des observations de Charles, si ce n'est que je suis sur la même longueur d'onde ? Je partage la méfiance profonde envers ce concept, car je ne vois pas ce qu'il peut nous apporter dans l'étude de l'oeuvre singulière. Je reconnais aussi comme lui l'utilité scolaire, de classification éminemment superficielle, du genre. Je viens d'ailleurs d'avouer m'être rendu coupable, en gros, du même crime dans mes propres démarches. Mais je me permets d'opérer une distinction (sur laquelle, peut-être, nous pourrions tous nous trouver d'accord) : on peut partir du genre, ou y arriver. Je ne suis pas sectaire et je me dis qu'un minimum d'incohérence (apparente) dans une démarche peut même parfois donner des résultats intéressants. Je n'ai donc

pas d'objection de principe à ce qu'on parle - pour s'entendre, puisqu' il faut bien des mots pour cela - de roman d'aventures, de voyage, d'espionnage, ou ce que vous voudrez. Ceci, toutefois, strictement à la condition qu'on parle des oeuvres qui composent ce « genre » pour en dire autre chose que le fait que, tautologiquement, elles en font partie. Cette démarche tautologique est le principal défaut (et a toujours été le principal défaut) de la critique littéraire dans ses rapports à la littérature populaire. C'est ce qui lui a permis d'utiliser le genre pour ne pas parler des oeuvres, et non pas pour en éclairer le contenu. Pour contribuer à la bibliographie proposée par Paul, qui se forme quoi qu'on en dise, je renverrai à ce qu'a écrit là-dessus Giuseppe Petronio (*Sulle tracce del giallo*, 2000. *Il punto sul romanzo poliziesco*, 1985. *L'attività letteraria in Italia*, 1966. etc.) Ce qui m'intéresse n'est pas ce qui semble réunir (je souligne semble) mais ce qui fait que tel livre n'est pas tel autre et que tel auteur n'est pas un clone de tel autre. D'un point de vue basement pratique (celui d'un chercheur en littérature soi-disant populaire, qui veut stimuler les études dans ce domaine) j'hésite à faire confiance à une notion qui me semble empiriquement très peu fiable, et qui a été utilisée d'innombrables fois non pour éclairer les oeuvres, mais pour les ranger dans des ghettos d'où on n'aurait plus voulu les voir ressortir.

De Jacques Migozzi, le 25/03/2003

Je prends enfin le temps de vous glisser moi aussi quelques réflexions de mon cru sur le genre. A dire vrai, et de manière primesautière, je voudrais seulement faire partager ma perplexité, sans trop m'encombrer de précautions académiques, face aux arguments déployés par les générosceptiques (avec pour porte-étendards Vittorio Frigerio et Charles Grivel, dans l'état actuel des courriels qui mes sont parvenus via Marc Lits) Il va de soi que mon propos rapide n'échappera pas lui non plus à un certain schématisme, mais cela n'est pas toujours mauvais pour la netteté du débat. * Si j'ai bien lu, et pas trop mal compris, la notion de genre, depuis l'avènement d'une littérature de grande consommation vers le mitan du XIXe siècle, a été mobilisée à des fins prescriptives et normatives. Cette notion serait du même coup un instrument de classification / discrimination / stigmatisation et participerait de facto à la violence symbolique exercée par le canon culturel à l'encontre des fictions populaires et de leurs lecteurs. Il ne faudrait donc plus y recourir pour une analyse vraiment fine et libérée des préjugés académiques / institutionnels sous peine de -- cautionner à notre corps défendant la minoration des écrits littéraires marqués par la flétrissure du genre -- manquer par cette saisie rudimentaire, valable au mieux dans un contexte d'apprentissage pédagogique et /ou de balayage panoramique, la singularité des oeuvres individuelles, dont le littéraire doit faire son miel -- écraser la littérarité du "texte", en ravalant la trace d'une expression créatrice en produit marchand, manufacturé, redevable d'une logique industrielle de formatage et de conditionnement. * Je dois dire que de ces arguments me laissent très dubitatif, au sens où ils me paraissent récuser certains acquis d'au moins deux décennies de recherches actives en LPCM, à moins de confondre (les genres précisément de) la recherche universitaire, qui suppose de s'astreindre à un certain désenchantement critique vis à vis de ses dilections personnelles, et (de) l'essai qui assume sa

part de passion et de partialité. En effet, sous prétexte que la notion de "genre" a servi / permis des processus massifs de dévalorisation symbolique -- qui le nierait ?-- doit-on jeter le bébé (en l'occurrence tous les acteurs de la chaîne de production du sens de l'imprimé : auteur, éditeur, diffuseur, lecteur ... pour qui la notion de genre, qu'on le veuille ou non, toutes les recherches l'attestent, a une réelle efficacité cognitive et pragmatique) avec l'eau du bain générique, à qui on reproche sa qualité lustrale douteuse ? Même en me plaçant dans la position -- somme toute commode pour moi -- du littéraire dix-neuviémiste que Vittorio évoque dans son mail réacheminé le 27 février (et bien que ce distinguo du "chercheur médiatique" et du "littéraire" soit peut-être une commodité intellectuelle pour résister à ce que peut avoir de dérangeant l'interdisciplinarité), j'ai besoin, pour cerner la singularité d'un récit de reconnaître la pertinence des "genres", dont l'hypertextualité matricielle nourrit l'écriture de l'auteur... et l'acte de coopération interprétative (fût-elle hétérodoxe)du lecteur. Comment penser et analyser le métissage, l'hybridation génériques, le jeu du texte avec l'horizon d'attente sans "genre(s)" ? Comment apprécier la torsion ou la subversion des codes si par principe on n'accepte pas de reconnaître ces mêmes codes comme clefs de lecture, médiations pour l'appropriation de l'oeuvre par un lecteur, et même source de plaisir dans le cadre d'un contrat de lecture ? De manière approchante, doit-on refuser de penser le jeu fondateur de la littérature populaire / sérielle avec les "stéréotypes", doit-on refuser d'examiner la valeur cognitive et pragmatique des "stéréotypes", sous prétexte que cette notion est souvent utilisée comme un axiologique péjoratif ? *Je touche au summum de la perplexité lorsque je lis enfin sous la plume (cybernétique) de Charles des affirmations valant visiblement pour accusation du (mauvais) genre (mercantile), alors que je n'y vois qu'un constat incontestable sur un phénomène incontournable de cette culture médiatique dont nous nous acharnons tous à expliquer la complexité. Je cite : "Le genre est une catégorie passe-partout, produit par le marché et pour le marché" J'ai envie de dire simplement : et alors ? et après ? En quoi cela nous gêne-t-il ? Sauf à partager les préventions canoniques qui jugent dégradantes le commerce (c'est le cas de le dire) de l'activité créatrice et de l'économie et qui sacralisent l'Oeuvre de manière idéaliste, c'est précisément ce dynamisme pragmatique de la notion de "genre" qui doit nous interpeller, même si son flottement irritant prend à contre-pied notre aspiration de lointains petits-fils d'Aristote à une taxinomie définitive et ontologiquement fondée. Que je sache : -- depuis deux décennies l'histoire du livre , de l'édition, des médias... a mis en lumière , au rebours d'une approche idéaliste de la littérature et du texte dématérialisé, l'importance des supports et des modalités de diffusion dans les pratiques de réception -- deux décennies de travaux personnels ou collectifs des chercheurs en LPCM ont contribué, contre la cécité ou l'omertà du canon culturel, à réévaluer l'importance cruciale, pour l'imaginaire collectif ... et individuel ,de "genres" majeurs (j'emploie bien sûr à dessein ce dernier terme) sur le plan quantitatif et qualitatif , comme le sentimental, le récit de guerre ou d'espionnage, le western, le policier, le fantastique ... Genres qui tous, dans leur déploiement historique, leur succès économique, leur impact social et leur dissémination médiatique participent de la modernité démocratique -- plusieurs colloques ou recherches de grande ampleur ont souligné que les producteurs textuels sériels en régime médiatique (des grognards du

roman-feuilleton aux scénaristes des séries télé d'aujourd'hui) s'ajustaient inéluctablement à un cahier des charges génériques, qu'il soit explicité par l'éditeur ou que ses codes soient intériorisés comme une évidence institutionnelle. Aurions-nous --je me glisse immodestement dans cette première personne du pluriel rassembleuse et accueillante -- contribué en capitalisant tout ceci à discréditer notre objet d'études, en démontrant la connivence de l'argent et des lettres ? Je ne crois pas. En tous cas, nier l'évidence ne l'a jamais empêché d'exister : on peut déplorer que le "genre" et sa prégnance participe d'une "conventionnalisation généralisée des lettres, on ne peut pas en tirer argument pour récuser le genre comme catégorie, au moins partielle, d'interprétation et d'analyse. * Dans les attendus du généro-scepticisme je ne peux m'empêcher d'entendre la gêne d'une dénégation. S'arc-bouter ainsi pour défendre la singularité du texte face à la norme du genre me semble en tous cas faire beaucoup de concessions aux créances du pôle de production restreinte du champ littéraire et de la critique académique (la modernité comme dissidence d'avec les conventions, le texte scriptible singulier face au tout-venant lisible, la littérarité nécessairement fondée sur l'écart esthétique ...) * On l'aura sans doute compris : je n'ai rien d'un généro-accro, je prends seulement acte que les pratiques(de production, de diffusion, de réception) se réfèrent au (x) genre(s), même si ceux-ci fonctionnent comme des leurres. En vous espérant nombreux à Limoges, je vous salue tous cordialement.

De Paul Bleton, le 26/03/03

Avec passablement de retard, juste un petit mot à Annick Batard, moins pour répondre à ses questions, sans doute pertinentes mais trop directement liées à son objet de recherche que je ne connais pas, que pour rebondir par rapport à elles.

1. Jusqu'ici, les techno-sceptiques hésitaient à utiliser la notion de genre parce que, directement liée à une forme dévaluée de la création littéraire, elle risque d'enfermer la paralittérature dans le ghetto où l'institution voudrait la contenir -- la véritable oeuvre littéraire instaurant ses propres règles. Or, votre seconde question fait état d'un spectaculaire renversement. Si je comprends bien l'hypothèse, dans le discours médiatique (ici, la chronique journalistique sur les cédéroms), du simple fait de pouvoir parler de genre à propos d'un objet culturel à la recherche de statut constituerait une promotion de cet objet, un anoblissement (littéraire?), une gentrification. La chose ne manquerait pas de sel. Qu'en dire? S'agit-il de l'image en miroir du généro-scepticisme, sa confirmation secrète par son inversion? D'accord avec le généro-scepticisme, les chroniqueurs lieraient congénitalement un *OCNI* (objet culturel non identifié) à un genre pour le cataloguer, le ranger, le comprendre (?) et l'évaluer; en désaccord avec lui, les chroniqueurs ne placeraient pas le genre en-dessous de la dignité littéraire mais au-dessus des aspirations culturelles de l'*OCNI*.
2. Nul iconoclasme à utiliser les mots qui passent. Toutefois, nous en sommes encore à tâtonner pour faire de "récit médiatique" un concept sur quoi s'entendre et avec quoi penser; or, je ne sais pas si, comme le laisse

entendre la question, le cédérom "ludo-éduco-pratico-culturel" est plus qu'un support, s'il a l'unité (au moins relative) d'un média? ou si c'est le traitement que lui accorde les chroniqueurs qui en donne le sentiment? Tout comme je ne suis pas sûr que, même si les créateurs de cédéroms parlent de scénario, on soit toujours dans du récit? "Paralittérature"? L'extension me semble là plus douteuse. Est-ce l'*OCNI* en général qui se définit par rapport à la littérature? ou seulement quelques tentatives, éventuellement intéressantes, inventives? La coexistence entre cyberculture et culture lettrée ressemble plus, jusqu'ici, à une paix armée qu'à une allégeance de la première à la seconde -- et le mot "paralittérature" ne place-t-il pas la littérature en position pivotale? Dans ces deux cas donc, j'aurais mes hésitations; mais pas iconodules. À bientôt

P.S. Sans doute, aucun camp ne réussira à convaincre l'autre, mais Jacques y est allé d'un joli feu d'artifice. J'ai été surpris que Charles n'ait pas jusqu'ici usé d'un argument bien plus fort qu'il avait lui-même construit dans un essai récent en déplaçant complètement l'idée ronronnante de fantastique (ce possible ronron étant écueil le plus évident de la notion de genre: peut-on réellement penser l'innovation en restant dans la répétition?). Mais peut-être garde-t-il ça en réserve pour quelque table ronde, arme secrète pour écraser l'infâme? Ce soir, les infos donnent un sens tout nouveau à "l'innovation dans la répétition": pensez à une BD (tintinesque? superhéroïque? sinistre?) intitulée "Le boucher et le blaireau à Babylone", ou "Sumertime [pas de faute d'orthographe, pour ceux qui liraient trop vite] ou Printemps sur le Tigre"